

18 Société & Sport

Etre ou ne pas être «annulé»

TOUS ANNULÉS (2/5) De l'auteure internationalement connue à l'anonyme croisée dans un parc, n'importe qui peut subir les foudres de la «cancel culture». Mais les conséquences du phénomène et les symboles qu'il véhicule diffèrent selon les cas

Renommer des livres, déboulonner des statues, dénoncer en masse des comportements individuels sur les réseaux... La «cancel culture» suscite de vifs débats. Cette semaine, «Le Temps» explore plusieurs facettes de la «cancel culture», un concept qui a surgi aux Etats-Unis.

LÉA FRISCHKNECHT

Appels à renommer, censurer, boycotter... La *cancel culture* frappe les œuvres culturelles, mais pas seulement. Elle vise également des individus. Ainsi, celles et ceux qui font ou disent des choses qu'une partie de la population juge contraires à ses valeurs peuvent être «annulés».

Observable principalement sur les réseaux sociaux, avec force dénonciations et hashtags, le phénomène vise tant les personnalités publiques que les anonymes. Mais si l'étiquette «cancel culture» peut être collée à tout le monde, elle n'a pas les mêmes conséquences, ni la même symbolique. *Le Temps* a soumis trois cas différents à Sarah Kiani, historienne des mouvements sociaux à l'Université de Neuchâtel, et à Olivier Glassey, sociologue des usages numériques à l'Université de Lausanne.

J. K. Rowling, presque intouchable

J. K. Rowling, l'auteure phare des romans jeunesse *Harry Potter*, est au cœur de la tourmente. Déjà largement accusée de transphobie pour des propos qu'elle a tenus sur son compte Twitter, voilà que la multimillionnaire anglaise s'apprête à sortir son dernier roman... qui met en scène un tueur en série travesti en femme. Le faux pas de trop pour certains. Très populaire sur les réseaux sociaux, le hashtag #RIPJKRowling («Repose en paix J. K. Rowling») est explicite: aux yeux de ses détracteurs, la romancière est comme morte, elle est «annulée».

Pour Sarah Kiani, ce large appel au boycott de l'auteure, de ses livres et de tous les produits dérivés de l'univers *Harry Potter*, reflète «une volonté de demander aux personnalités publiques, qui occupent une place privilégiée dans les médias, une justification de leurs propos et actions. Les limites bougent, on ne peut plus tout dire et ces personnes doivent maintenant rendre des comptes.»

Mais que risque vraiment la romancière, si ce n'est de perdre quelques abonnés sur ses réseaux sociaux? «J. K. Rowling a toujours une large communauté qui la défend, affirme Olivier Glassey. La *cancel culture* est un phénomène de mobilisation de masse, une lutte pour la visibilité de l'opinion. Les nombreux soutiens de J. K. Rowling peuvent être plus forts que ses détracteurs.» De plus, à l'image de toutes les personnalités publiques, l'auteure de *Harry Potter* ne se bat pas seule. «Il n'y a aucun doute quant au fait que plusieurs personnes travaillent pour elle, ajoute le sociologue. On imagine ces phénomènes comme un individu face à une foule, alors que, en réalité, il s'agit d'une foule face à une équipe de communication.»

Amy Cooper, l'Amérique blanche

25 mai 2020, New York. Amy Cooper, une femme blanche, menace un homme noir d'appeler la police parce que celui-ci lui demande poliment d'attacher son chien, comme les règles en vigueur à Central Park le stipulent. Hasard de calendrier, le même jour, l'Afro-Américain George Floyd meurt étouffé sous le genou d'un policier. La vidéo devient virale et Amy Cooper, jusqu'ici totalement anonyme, perd son travail, l'assurance maladie qui va avec, ainsi que la garde de son chien (qui lui a été restitué au début de l'été).

«Cette histoire, c'est une manière de montrer la banalité des agressions, un racisme perpétué dans le quotidien, par des personnes ordinaires», note



(OLIVIER PLOUX POUR LE TEMPS)

Sarah Kiani. «Des individus cloués au pilori pour des actes jugés problématiques, ce n'est pas nouveau. Ce qui est intéressant dans ce cas précis, c'est qu'Amy Cooper va devenir le nouveau visage des «Karen». De fait,

«La logique de «cancel culture» est peu propice au débat. On est pour ou contre, on n'a pas le temps pour le dialogue»

OLIVIER GLASSEY, SOCIOLOGUE DES USAGES NUMÉRIQUES À L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

son identité numérique est condamnée», ajoute Olivier Glassey. Aux Etats-Unis, «Karen» est le surnom donné aux Américaines blanches, souvent racistes, qui se donnent en spectacle en s'insurgeant contre tout et n'importe quoi. Sarah Kiani souligne que, malgré son anonymat, Amy, devenue Karen, s'inscrit dans un rapport de pouvoir: «Aux Etats-Unis, être une femme blanche, c'est déjà être une figure de domination.»

Mennel, figure des tensions françaises

En 2018, une jeune chanteuse, Mennel, se présente à l'émission française de télé-réalité *The Voice*. Les quatre fauteuils des jurés se retournent avant la fin de sa reprise, en anglais et en arabe, d'*Hallelujah* de Leonard

Cohen. Mais la jeune femme est voilée et, très vite, certains de ses anciens posts sur les réseaux sociaux ressurgissent. Elle avait notamment publié des propos à tendance complotiste au sujet des attentats de Nice, alors qu'elle avait 16 ans. Mennel tente de s'excuser, met en avant son jeune âge, sa peur des amalgames en tant que musulmane, mais rien n'y fait: la polémique continue d'enfler et la chanteuse se voit obligée de quitter l'émission.

De l'histoire de Mennel, qui continue à partager sa musique sur les réseaux sociaux malgré tout, il faut retenir deux choses. La première est que, contrairement à ce que beaucoup pensent, la *cancel culture* n'est pas uniquement mobilisée par des mouvements progressistes. «Les mécanismes de la *cancel culture* ne

sont pas la propriété d'un groupe ou d'un autre. Cela pose la question de savoir quels sont les combats légitimes et illégitimes», souligne Olivier Glassey. La seconde, c'est que les cas de *cancel culture* cristallisent les problèmes des sociétés dans lesquelles ils prennent place.

La vidéo devient virale et Amy Cooper perd son travail, l'assurance maladie qui va avec, ainsi que la garde de son chien

«Aux Etats-Unis, on constate beaucoup de tensions identitaires et, surtout, raciales. En France, ce n'est pas nouveau, ces crispations s'articulent beaucoup autour des questions d'islam et du port du voile», note Sarah Kiani.

Assez parlé

Volonté de demander des comptes aux personnalités publiques, de mettre en avant la banalité des agressions ou de relever des propos du passé jugés problématiques, tous ces phénomènes visent des individus. Des mécanismes qui peuvent égarer le débat public, selon Sarah Kiani: «En se concentrant sur les individus, on oublie les structures qui créent les inégalités. Le débat devrait être plus large.» Un avis que partage Olivier Glassey: «La logique de *cancel culture* est peu propice au débat. On est pour ou contre, on n'a pas le temps pour le dialogue.» Le sociologue souligne toutefois que, pour certains militants, le temps de la discussion est passé. «Ceux qui annulent considèrent qu'ils usent d'un mode d'action, d'une violence légitime: ils ont assez parlé et ont été peu écoutés.» ■

PUBLICITÉ

PIGUET

HOTEL DES VENTES | GENÈVE | 1978

EXPERTISES SUR RDV À GENÈVE

Vendredi 9 octobre de 10h00 à 17h00

Patek Philippe, Nautilus, Réf. 5712.
Vendu : CHF 93'600

MONTRES | BIJOUX | TABLEAUX | SCULPTURES
ART RUSSE | MAROQUINERIE | ART D'ASIE

PRÉVOST-MARTIN 51 | 1205 GENÈVE | +41 22 320 11 77 | INFO@PIGUET.COM

Pour Hugo Gaston, le plus dur commence

TENNIS La France du tennis s'est découverte un nouveau héros, dimanche soir en prime time. Encensé par les médias, courtisé par les sponsors, Hugo Gaston doit éviter les écueils qui ont fait sombrer tant d'autres avant lui

LAURENT FAVRE
@LaurentFavre

Ils étaient près de cinq millions de téléspectateurs lorsque Hugo Gaston tomba, la raquette à la main et l'amorti en bandoulière, après avoir joué au chat et à la souris pendant cinq sets avec Dominic Thiem. L'Autrichien avait été le plus fort, le Français avait été le plus audacieux; tout le monde était content.

Pour Hugo Gaston, révélation française de ce Roland-Garros automnal, le plus dur commence. Le Toulousain (20 ans) devra confirmer, c'est le lot de tous les jeunes joueurs qui réussissent une «perf», mais il devra également supporter un fardeau typiquement français: survivre à la formidable attente qui désor mais le précèdera partout. En une de *L'Equipe* samedi après sa victoire sur Stan Wawrinka, il eut droit hier dans le quotidien sportif à l'éloge de Mats Wilander, et sur le site internet

à un sondage formulé ainsi: «Hugo Gaston a-t-il le potentiel pour intégrer prochainement le top 10 du tennis mondial?»

«C'est profiter des joueurs»

Lundi en fin d'après-midi, les avis étaient partagés mais les commentaires, souvent tranchés, appelaient le journal à la modération (le monde à l'envers). Un lecteur soulignait qu'avant le tournoi, Hugo Gaston «était 239e mondial et n'avait pas gagné un match sur le circuit ATP». La réponse la plus virulente apparut sur le compte Twitter de Grégoire Jacq, entraîneur d'Edouard Roger-Vasselin et Jurgen Melzer: «*L'Equipe*, vous avez oublié un zéro!», puis «Commencez pas votre destruction journalistique...»

Joint par téléphone, Grégoire Jacq ne retirait rien de ses propos. «Hugo a déjà créé une attente par ses performances. Elle est positive et se suffit à elle-même. Mais celle que lui mettent les médias est destructrice parce que c'est le voir trop haut, trop vite. Ça m'énerve parce que c'est profiter des joueurs et non leur rendre service. Et ça m'énerve aussi parce que j'ai passé la soirée de dimanche avec Hugo et qu'il était très lucide, pas du tout

dans «l'enflammade». S'il est top 100 l'an prochain, ce sera une progression dans sa carrière. Mais on aura mis dans la tête des gens qu'il pourrait être plus haut et, pour certains, il n'aura pas confirmé.»

A l'exception peut-être du «great white hope» aux Etats-Unis, l'espoir blanc qui battra les boxeurs noirs américains, il n'y a pas de charge mentale plus lourde que de se voir désigné comme le prochain potentiel de Yannick Noah. Pour citer François Truffaut, «c'est une joie, et c'est une souffrance». Une joie, parce que la célébrité et les sponsors vous tombent dessus en un instant. Une souffrance parce qu'il faut vivre avec le risque de décevoir et lutter chaque jour contre l'optimisme ambiant.

«On parie?»

En 2016, le président de la Fédération française de tennis, Bernard Giudicelli, s'offusquait d'une une de *L'Equipe* consacrée à Mathias Bourgue, qui avait tenu tête à Andy Murray au deuxième tour: «Comment votre journal a-t-il pu le mettre en une après une défaite?» En mai 2010, c'est le *Mag* du quotidien sportif qui déprogrammait sa une sur Fede-

rer pour faire place à Aravane Rezaï, tombeuse quinze jours plus tôt de Serena Williams en finale à Madrid. Qu'ont-ils fait depuis?

L'exemple historique est Richard Gasquet, promu «le champion que la France attend» à 9 ans par *Tennis Magazine*. Une promesse que *L'Equipe Mag* renouvelait en janvier 2009 sous le titre provoc «On parie?» (qu'il sera le successeur de Noah). On aurait dû parier. Le journal misait sur Gasquet, alors numéro 4 français, plutôt que sur Tsonga, Monfilis ou Simon. Tous entrèrent dans le top 10, ce qui est remarquable, Tsonga disputa deux finales de Grand Chelem, ce qui est exceptionnel, mais aucun ne remporta de titre majeur, quand Stan Wawrinka (à leur niveau en 2009) en gagna trois en trois ans, après avoir longtemps ruminé dans l'indifférence et l'ombre de Roger Federer.

Même l'Italie est plus froide, moins émotionnelle, dès qu'il s'agit de tennis. L'espoir Jannik Sinner (19 ans) et la qualifiée Martina Trevisan sont mardi en quart de finale mais n'ont eu droit qu'à un encart de la taille du classement du Calcio en une des trois journaux sportifs italiens. ■